ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

ROME DE 509 A 475 ENVIRON AVANT J.-C.

PAR RAYMOND BLOCH
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études

SOMMAIRE. — *Une interprétation systématique des données archéologiques, historiques et religieuses conduit à penser que, si l'évolution du régime politique de Rome dans un sens républicain a commencé avec le VI^e siècle finissant, l'influence étrusque s'est poursuivie au delà pendant une trentaine d'années, et il convient de corriger dans ce sens une tradition qui a été influencée par le souci de souligner un moment capital de l'histoire romaine primitive.*

Le départ des Étrusques de Rome, le passage de la monarchie à la République, les débuts du régime républicain, voilà des faits capitaux dans l'histoire primitive de Rome qui se situent à la fin du VI^e siècle avant J.-C. et au début du siècle suivant et ont suscité des études et des écrits sans nombre. Il me paraît utile de revenir aujourd'hui sur cette période cruciale et la raison en est claire. Les progrès de la recherche dans les domaines les plus divers — étude des textes littéraires et épigraphiques, archéologie, linguistique — ont précisé nos connaissances sur de nombreux points. Le bilan des découvertes est important. Mais les différents spécialistes se cantonnent souvent — et par la force des choses — dans le domaine bien délimité de leurs disciplines respectives. Le rapprochement et la confrontation de faits de natures diverses me paraissent aptes aujourd'hui à éclairer d'un jour nouveau ce tournant décisif de l'histoire de Rome. C'est ce que je tenterai de montrer, en me limitant nécessairement aux lignes les plus générales et aux évolutions essentielles. Les indications que j'ai

portées sur le tableau qui figure page 121 concrétisent les concordances entre des faits d'ordres différents ; de gauche à droite, ce sont, pour Rome, les données politiques et militaires essentielles de l'annalistique — puis, issues de la même annalistique, les données concernant les événements d'ordre religieux — ensuite les faits archéologiques fondamentaux. Enfin les colonnes de droite rappellent, pour la même époque, certains faits essentiels concernant d'abord le Latium, ensuite l'Étrurie.

Le récit de l'annalistique est bien connu, comme aussi les divergences, faibles au demeurant, présentées par les chronologies des auteurs anciens. La question a été mise au clair[1] et nous prendrons, par convention, les dates de la chronologie varronienne qui se présente comme la chronologie longue. Dans cette perspective, Rome a été fondée en 753, la République est née en 509.

Nous considérons le tiers de siècle qui va de 509 à 475, la coupure 475 devant, bien entendu, être envisagée avec une certaine latitude, et nous reviendrons un peu plus loin sur les possibilités actuelles de précision que présente l'étude archéologique et historique des plus hautes époques. Ce tiers de siècle est, dans l'annalistique, lourd et dense de faits politiques et militaires de grande importance : 509, c'est une des coupures essentielles dans l'histoire de Rome, tout à la fois le départ de tyrans étrusques chassés de Rome et l'instauration d'un régime républicain. « C'est une Rome libre dont je vais maintenant retracer l'histoire politique et militaire, écrit Tite-Live au début de son livre II (1, 1), sous des magistrats élus pour un an et sous des lois dont l'autorité est supérieure à celle des hommes. » Le tableau est simplifié et clair. Dans l'esprit des anciens, la liaison est indissoluble entre le départ des Tyrrhéniens d'une part, la fin de la royauté et l'avènement d'un régime nouveau de l'autre. Cette liaison est aussi généralement admise par l'histoire moderne, même lorsque quelque doute est émis à propos de la date à assigner à ces faits conjugués. Cependant, nous le verrons, rien n'est moins sûr que l'apparente nécessité d'une telle liaison.

Dès la magistrature des premiers consuls, en 508, c'est la guerre

1. Cf. Tite-Live, *Histoire romaine*, t. I, livre 1, éd. Budé, préface de M. Jean Bayet, p. CXII sq.

avec les Tarquins qui ont levé des armées à Véies et à Tarquinia ; les Romains défont leurs adversaires. Le puissant roi de Chiusi, Porsenna, sur la prière des mêmes Tarquins, marche alors contre Rome et, suivant les uns, conclut un traité avec la cité tibérine qui a été héroïquement défendue, suivant les autres la prend d'assaut. Quoi qu'il en soit, son armée aurait été ensuite mise en déroute, près d'Aricie, par les troupes latines et les Grecs de Cumes coalisés.

En 501, c'est la ligue latine qui menace sérieusement Rome, aussi celle-ci nomme-t-elle son premier dictateur, qu'assiste un maître de la cavalerie. En 496, la grande bataille du lac Régille, près de Tusculum, se termine par la victoire de Rome sur les troupes latines et une alliance permanente et égale est conclue entre la ligue latine et l'*Urbs*. Les incursions des Éques et des Volsques se heurteront ainsi à une résistance plus solide.

Mais déjà commencent les troubles causés par l'opposition entre plèbe et patriciat. Les emprisonnements pour dettes sont insupportables aux plébéiens, qui, en 494, font retraite sur le Mont Sacré. C'est alors que furent créés des magistrats inviolables, choisis parmi la plèbe et chargés de la défendre, les *tribuni plebis*. Déjà, selon une vision certainement anachronique, des lois agraires auraient été adoptées. A la fin de la période qui nous occupe, Rome est engagée en de dures guerres contre sa puissante voisine étrusque, Véies. C'est, en 478, l'épisode fameux des 406 Fabius, tués jusqu'au dernier sur le Crémère. Mais, en 476, une défaite des Véiens sur le Janicule et l'exploitation de cette défaite par Rome met fin à une guerre qui ne reprendra pratiquement qu'à la fin du v^{e} siècle.

Telle est la trame politico-militaire des débuts de la Rome républicaine. La critique moderne a tenté de démêler — souvent avec succès — ce que le détail du récit recouvrait de déguisements historiques du mythe et de l'épopée et elle s'est efforcée aussi de démêler les erreurs plus ou moins involontaires d'une annalistique bien moins soucieuse de rigueur scientifique que de complaisances gentilices. Toutefois, bien éloignée de la défiance systématique qui était le propre, au début du siècle, d'historiens comme Pais ou ses disciples, cette même critique cherche avec non moins de soin à discerner le fond solide de réalité qui se cache

TABLEAU DE CONCORDANCE POUR LA PÉRIODE ALLANT DE 509 A 475 ENVIRON AVANT J.-C.

L'Annalistique et les faits politiques et militaires à Rome	L'Annalistique et les faits religieux à Rome : consécration des temples	Les données archéologiques à Rome	Le Latium à la fin du VI^e siècle et au début du V^e siècle	L'Étrurie à la fin du VI^e siècle et au début du V^e siècle
509. Début de la République. Les premiers consuls.	509. Temple capitolin de Jupiter, Junon et Minerve.			Fin du VI^e siècle, la royauté sacrée fait place à des magistratures, collégiales ou non.
508. Porsenna et le retour offensif des Étrusques.	496. Temple de Saturne.	De 510 à 480 avant J.-C. environ, physionomie de Rome inchangée : nombreuses terres cuites architectoniques, nombreux vases attiques à figures rouges.	De 510 à 480 avant J.-C. nombreuses terres cuites architectoniques à Lanuvium, Satricum, Faléries.	De 510 à 475, art archaïque ou subarchaïque très florissant.
499. Guerre contre les Latins. Bataille du lac Régille.	495. Temple de Mercure.			
494. Retraite de la plèbe sur le mont Sacré. Les premiers tribuns de la plèbe.	493. Temple de Cérès, Liber et Libera.			
480-475. Guerre contre Véies. En 476, les Véiens sur le Janicule. Fin de la guerre en 475 : elle ne reprendra qu'à la fin du V^e siècle.	484. Temple des Dioscures.			480. Défaite des Carthaginois en Sicile, à Himère.
		Vers 475, les importations grecques cessent.	Vers 475 ces terres cuites deviennent beaucoup plus rares.	474. Défaite de la flotte étrusque, battue par les Grecs à Cumes.
	Pour le reste du V^e siècle ne sont attestées que les fondations du temple de Dius Fidius (466) et du temple d'Apollon (431).			

derrière l'enjolivement de la trame[1]. Or il apparaît de plus en plus qu'un tel fond de réalité ne peut vraiment apparaître que par la confrontation des différents registres de faits, la confrontation aussi des faits proprement romains avec les faits extérieurs, disons italiques. Selon l'optique déformante des annalistes, Rome s'était développée comme en vase clos et fermée sur elle-même : en réalité, son évolution politique et culturelle ne peut s'entendre si on ne l'intègre à l'histoire de tout le centre de la péninsule.

La question capitale du changement de régime a été bien éclairée par les études de Santo Mazzarino et d'autres érudits qui ont simultanément utilisé les monuments figurés italiques, les textes et l'épigraphie étrusque et osco-ombrienne. Le passage d'une royauté sacrée à un type de régime dans lequel le pouvoir est exercé, collégialement ou non, par des magistrats nommés pour un temps variable, bien loin d'être un fait proprement romain, constitue un phénomène commun à de nombreuses cités du Latium, de l'Étrurie et du pays osco-ombrien. Ici et là, le *rex* fait place soit à un magistrat unique et suprême, le dictateur, soit à des magistrats formant couple, préteurs ou consuls. Les recherches ont tendu à déterminer l'équivalence entre les titres latins, étrusques (*zilath*, *purthne*, *maru*), osque (*meddix*), ombrien (*maro*)[2]. Il n'y a donc pas de raison de douter qu'une telle transformation a effectivement eu lieu dans la Rome de la fin du VI^e^ siècle, où les consuls, du reste, eurent un pouvoir que Tite-Live appelle un *regium imperium*. Sans doute, ici et là, la modification constitutionnelle est-elle à mettre en rapport avec cette révolution militaire et sociale qui, en Italie centrale comme chez les Grecs de l'Italie du Sud, donne la première place dans les combats aux lourdes masses d'infanterie, recrutées parmi le peuple.

Mais ces résultats acquis ne doivent pas faire oublier les autres problèmes, ceux qui concernent la situation générale de Rome au moment où, selon l'annalistique, se situe le départ des chefs toscans. C'est ici du côté de l'archéologie qu'il convient de se tourner. L'archéologie a fait, on le sait, des progrès remarquables,

1. Cf., dans mes *Origines de Rome*, Paris, Club du Livre français, 1959, le premier chapitre intitulé : « Points de vue actuels et perspectives nouvelles. »

2. Cf. Santo Mazzarino, *Dalla Monarchia allo Stato repubblicano*, Catane, 1945, et J. Heurgon, *L'État étrusque*, dans la revue *Historia*, Band VI, janvier 1957, Heft 1, p. 63 à 97.

qu'il s'agisse du plan méthodologique ou de l'ampleur de ses investigations, et les fouilles de la Rome archaïque multiplient aujourd'hui les données les plus précieuses. Les explorations stratigraphiques, effectuées sur le Forum et sur le Palatin, au début du siècle, par un archéologue de grand mérite, Boni[1], et des recherches plus récentes sont publiées scientifiquement, ainsi dans l'ouvrage monumental du Suédois Gjerstad, *Early Rome*, dont deux livres ont déjà paru sur les six qu'il comprendra en tout[2]. Que nous apprennent ces fouilles et ces publications? Dans la seconde partie du VI^e^ siècle, l'influence étrusque, fort sensible auparavant, devient prépondérante, et l'archéologie confirme pleinement le tableau brossé par Tite-Live de la puissance de la Rome des Tarquins. Cette Rome prospère renaît à nos yeux avec son long mur d'enceinte en *opera quadrata*, le soubassement monumental du temple capitolin, les restes de son système d'égouts et le décor de ses nombreux sanctuaires.

Mais il faut serrer la chronologie de plus près et voir ce qui se passe entre 509 et 475. Aussi bien est-ce là une tâche réalisable. A la soutenance récente de la thèse de François Villard, il apparut manifestement que l'étude systématique de la céramique marseillaise permettait de suivre convenablement l'évolution économique de Marseille à l'époque archaïque, les séries de vases pouvant être datées avec une marge d'incertitude qui ne dépasse pas le quart de siècle. Pour Rome, riche jusqu'alors en céramique grecque figurée, la précision que l'on peut obtenir est au moins celle-là. Les vestiges architecturaux ne souffrent pas, eux, une localisation aussi poussée dans le temps. Or, à la lumière de cette analyse céramologique, il apparaît qu'aucune coupure n'apparaît dans la vie de Rome aux alentours de 509. De 510 à 475 environ, c'est toujours, à Sant'Omobono, sur le Forum Boarium, sur le Forum et sur le Palatin, un grand nombre de fragments de vases attiques à figures rouges, succédant à l'importation précédente

1. Sur G. Boni, cf. l'article tout récent de P. Romanelli, *Giacomo Boni (nel centenario della nascita)*, dans les *Studi Romani*, VIII, 3, mai-juin 1959.

2. E. Gjerstad, *Early Rome*; I : *Stratigraphical researches in the Forum Romanum and along the Via Sacra*, Lund, 1953. — II : *The tombs*, Lund, 1956. Si ces ouvrages présentent de grandes qualités de méthode dans l'analyse archéologique, leur chronologie est, par contre, très discutable. Cf. à ce sujet le compte-rendu critique de P. Romanelli, dans la revue *Gnomon*, 31, 1959, p. 434-439.

de vases à figures noires. Cette importation, qu'elle soit directe ou qu'elle soit passée, comme il dut arriver fréquemment, par l'intermédiaire étrusque, prouve que le niveau de vie romaine ne subit pas alors de recul. Au même moment, les terres cuites architectoniques sont nombreuses et d'excellente qualité. C'est seulement après les années 480-475 que la situation change. Dès lors, l'importation grecque cesse, la production locale s'appauvrit, les terres cuites architectoniques disparaissent[1].

Le fait est important et entraîne de graves conséquences. Pourquoi Rome, abandonnée par ses dirigeants étrusques et en guerre aussitôt avec eux, aurait-elle continué plus de trente ans à paraître sous les traits d'une cité étrusquisée et prospère? On est ainsi tenté de reculer dans le temps ce départ, de considérer que, jusqu'en 480, sans doute des chefs étrusques de cités différentes, Vulci, Chiusi, Véies, ont dû pour un temps prendre la place des tyrans de Tarquinia et se succéder, non sans violences, à la tête de Rome, et cela expliquerait les épisodes de la guerre contre Porsenna dans l'annalistique, puis les succès des Véiens campant sur le Janicule. L'abandon définitif de Rome par les Étrusques ne se situerait ainsi qu'au début du second quart du v^e^ siècle.

Il faut bien entendu se tourner vers d'autres registres d'information pour voir si cette impression, fondée sur l'archéologie, se confirme. Revenons à la tradition annalistique. Il est, selon moi, un ordre de faits dont la tradition a toutes chances d'avoir conservé des souvenirs précis et exacts, ce sont les faits d'ordre religieux, l'introduction de nouveaux cultes sur le sol romain, la fondation de nouveaux temples. Le poids de la tradition religieuse, les archives des temples ne permettent guère de douter de la fidélité des souvenirs, et l'influence déformante des orgueils gentilices ou des passions partisanes n'a guère pu modifier, en la matière, que le détail des récits, non leur fondement essentiel. Or, l'on n'a pas assez prêté attention, selon moi, au nombre élevé de fondations de sanctuaires dans la période qui va de 509 à 475, pas assez non plus à la nature des cultes nouveaux apparus. Ces faits sont cependant très révélateurs.

C'est seulement après le départ des Tarquins, en 509, qu'est

1. Cf. Inez Scott Ryberg, *An archaeological record of Rome from the seventh to the second century B. C.*, 2 vol., Londres-Philadelphie, 1940.

consacré le grand temple capitolin, dédié à la triade étrusco-latine Jupiter *Optimus Maximus*, Junon et Minerve. Mais l'activité édilitaire et religieuse de Rome ne se ralentit pas ensuite, comme il eût été naturel dans une ville politiquement affaiblie et appauvrie. En 496, sur le Forum, on consacre le temple de Saturne, vieille divinité italique, en l'honneur de laquelle on institue la fête des Saturnales. La même année le dictateur Postumius, sur avis des Livres Sibyllins, consultés au milieu d'une famine redoutable, fait vœu de construire un sanctuaire aux trois divinités de la fécondité végétale et animale, Cérès, Liber et Libera. La disette cesse et, après la bataille du lac Régille, Postumius ordonne de construire effectivement le temple. Celui-ci est consacré en 493, par le consul Spurius Cassius, sur les pentes de l'Aventin, en une région vouée anciennement aux cultes agraires. La thèse récente de H. Le Bonniec sur le culte de Cérès à Rome[1] étudie très soigneusement la genèse du culte de l'Aventin et critique, sans doute avec raison, une hypothèse que j'avais émise voici quelques années, et suivant laquelle une sorte d'*evocatio*, semblable à celle qui avait fait venir les Dioscures de Tusculum, aurait pu faire passer de Lavinium sur le sol romain les divinités agraires[2]. Mon hypothèse n'était pas nécessaire, et se heurtait à bien des difficultés. Par contre, je ne crois pas que M. Le Bonniec ait parfaitement discerné la nature du temple de Cérès, Liber et Libera, ni les raisons du groupement des trois dieux en triade.

Ici encore je suis forcé de me limiter aux faits essentiels, en me réservant de revenir plus longuement sur ces passionnants problèmes. Ce sont Damophilos et Gorgasos, deux artistes grecs, qui réalisèrent le décor du sanctuaire, comme nous l'apprend Pline (XXXV, 154) : « Les modeleurs les plus célèbres furent Damophilos et Gorgasos, qui étaient également peintres. Ils avaient orné de leurs ouvrages dans les deux genres le temple de Cérès à Rome, près du Grand Cirque, en indiquant par une inscription en vers grecs que les œuvres de droite étaient de Damophilos, celles de gauche de Gorgasos. » Faut-il en conséquence, comme le fait H. Le

1. H. Le Bonniec, *Le culte de Cérès à Rome, des origines à la fin de la République*, Paris, Klincksieck, 1958.

2. R. Bloch, *Une « lex sacra » de Lavinium et les origines de la triade agraire de l'Aventin*, *C. R. A. I.*, mai 1954, p. 203-212.

Bonniec, parler du caractère grec du nouveau temple? Oui, à condition de ne pas oublier que l'exécution d'un tel décor, plastique et pictural, par des artistes helléniques entre pleinement dans les habitudes de l'Étrurie et du Latium à l'époque étrusque, entre pleinement dans le cadre de la civilisation tyrrhénienne. Il n'y a pas là d'innovation. Déjà, un siècle et demi auparavant, toujours d'après Pline (XXXV, 152-154), Démarate, le père de Tarquin l'Ancien, était venu de Corinthe à Tarquinia en amenant avec lui les maîtres grecs de l'art du modelage de l'argile. C'est d'un atelier grec que sortent, à Cerveteri, au milieu du VI^e^ siècle, les hydries à figures noires, connues sous le nom d'hydries de Caeré. Ce qui se passe au temple de Cérès s'explique admirablement dans une Rome encore étrusquisée[1].

Il n'en va pas autrement du groupement en triade des divinités réunies sur l'Aventin. Triade étrange qui groupe la vieille divinité de la végétation, Cérès, et le couple de la fécondité, Liber et Libera. M. Le Bonniec a bien vu qu'elle était irréductible aux formules grecques, qui ne séparaient jamais l'une de l'autre Déméter et Coré, auxquelles ont été assimilées par la suite Cérès et Libera, et qui adjoignaient aux deux déesses Dionysos. Il en conclut que la triade s'est formée à Rome même. Oui, mais il ne peut s'agir, comme il l'entend, d'une innovation proprement latine ; il y a là l'application à des dieux hétérogènes d'un système de groupement qui est caractéristique de la mentalité religieuse étrusque. Les critiques de M^lle^ Luisa Banti, suivie en cela par M. Le Bonniec, contre l'opinion couramment admise du caractère toscan des triades en pays étrusco-latin n'emportent pas la décision[2]. Le temple tripartite est en Étrurie la règle non universelle, mais générale, qui nous est attestée par Vitruve et sa soigneuse et exacte description du temple toscan ; elle nous est confirmée par les fouilles et ne peut s'expliquer que par l'habitude religieuse de grouper les divinités par trois. Les indices, relevés par M. Le Bonniec, de liens préalables, en pays italique, particulièrement falisque, entre Cérès et Liber prouvent seulement que la

1. De même façon, les terres cuites architectoniques archaïques de Satricum, qui datent précisément de la période 500-480 et dont M^lle^ Santangelo prépare la publication d'ensemble, sont de style hellénique ou, pour le moins, étrusco-grec. *Cf. infra*, p. 129.

2. L. Banti, *Il culto del cosidetto « tempio dell' Apollo » a Veio e il problema delle triadi etrusco-latine*, dans *Studi Etruschi*, XVII, 1943, p. 187-224.

formation du groupe n'a pas été arbitraire et reposait sur des fondements lointains. Cela n'empêche pas que la triade de Cérès, Liber et Libera, illogique du point de vue latin comme du point de vue grec, ne peut s'éclairer à mon sens que dans la perspective toscane. M. Bayet, dans son beau et récent livre sur la religion romaine, écrit justement que de date comme de type les triades Jupiter, Junon, Minerve, et Cérès, Liber, Libera relèvent de l'influence tyrrhénienne[1].

Les fondations de temples ne s'arrêtent pas là. Évoqués de Tusculum par le dictateur romain lors de la bataille du lac Régille, les Dioscures se voient construire en plein Forum un temple qui sera consacré en 484. On sait quelle importance auront à Rome ces héros grecs, devenus dieux, et qui serviront de patrons aux cavaliers romains[2]. Enfin, la tradition date du 15 mai 495 la consécration du temple construit en l'honneur du dieu de commerce, Mercure, dont le nom semble d'origine latine, puisqu'il vient de *merx*, mais qui fait songer à la divinité gréco-étrusque du négoce, l'Hermès hellénique ayant pour homologue en Italie centrale le *Turms* étrusque. Son sanctuaire se dressait non loin de l'Aventin, derrière la porte Capène, comme il convenait à un dieu étranger et protecteur des relations entre les peuples (Tite-Live, II, 27, 5-6).

La série de constructions est impressionnante, surtout, si l'on songe que, pour tout le reste du siècle, nous n'avons plus connaissance que de la fondation de deux temples, celui de Dius Fidius en 466, celui d'Apollon en 431. L'édification de temples si nombreux en un espace de temps si restreint ne se concevrait guère dans une Rome abandonnée à elle-même et commençant cette période difficile qui exigera d'elle efforts constants et austérité, moins encore leur décor coûteux et confié, au moins une fois, à

1. J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, Payot, 1957, p. 119.

2. A Lavinium a été trouvée récemment une très curieuse inscription latine archaïque, gravée sur une lamelle de bronze. D'après la forme des lettres, elle semble contemporaine de l'inscription du *Lapis Niger* (autour de 500 avant J.-C.) et consiste en une dédicace à Castor et Pollux. Nous en donnons ici le texte : *Castorei Podlouqueique Qurois*. Il y a beaucoup d'anomalies morphologiques, la forme *Podlouquei* est étrange avec le groupe *-dl-*, inconnu du latin, et sa labio-vélaire. *Qurois* est un hapax ; c'est une transcription du grec. Il doit s'agir d'un texte grec, mal transcrit en latin. En tout cas, on ne décèle ici aucune influence étrusque. Cf. F. Castagnoli, *Dedica arcaica lavinate a Castor e Polluce*, dans les *Studi e Materiali di Storia della Religioni*, 1959, XXX, fasc. 1, et mon article, à paraître dans la *Revue de philologie*, sur *Les origines du culte de Castor et Pollux à Rome*.

de grands artistes grecs. Le caractère des cultes nouvellement institués n'est pas moins significatif. Le culte des Dioscures, qui, de nature patricienne, servira de ralliement à la jeunesse aristocratique de Rome, provient de la ville étrusco-latine de Tusculum. La triade Jupiter, Junon, Minerve, et le dieu Saturne sont d'origine tyrrhénienne. Enfin, et le fait n'est pas moins important, le temple de Cérès et le temple de Mercure, voisins dans l'espace comme leur naissance est rapprochée dans le temps, ces deux temples bénéficient à la plèbe, qui trouve dans leurs dieux des protecteurs et des garants. La plèbe se rassemble au temple agraire de l'Aventin, elle en fournit les gardiens, les édiles, qui auront dorénavant à présider les jeux de Cérès. Ainsi naît le centre religieux de la communauté plébéienne. Mercure attire la même vénération populaire. Est-ce là, comme on l'a supposé, une concession intelligente du patriciat à la plèbe, dont le concours est indispensable dans la lutte contre Véies? Si notre perspective est juste, les faits apparaissent sous un jour différent et peut-être plus vraisemblable. Les dirigeants étrusques, qui n'ont pas encore quitté Rome, continuent à soutenir la plèbe et les petites gens contre les propriétaires terriens de souche latine. Le groupement de la plèbe autour des nouveaux sanctuaires me semble ainsi à la fois une manifestation de sa force en même temps qu'un réflexe de défense préventive dans cette période agitée où la présence étrusque apparaît de toute façon comme menacée et où le patriciat faisait se dresser devant la plèbe une proche menace. A ce point de vue, il faut rappeler aussi que l'annalistique présente, parmi les consuls et les dictateurs de ce début de la République, un certain nombre de plébéiens, tel Junius Brutus lui-même, puis Spurius Cassius. Si le souvenir est exact, cette anomalie qui a troublé les historiens modernes s'expliquerait aisément au début de la magistrature républicaine, la présence étrusque ayant permis à la plèbe d'y faire accéder certains de ses plus illustres représentants.

Notre exposé serait incomplet si, ne dépassant pas le cadre de Rome, nous ne considérions avec plus de précision ce qui se passe à la même époque dans les contrées voisines du Latium et de l'Étrurie. La documentation annalistique est fragmentaire et, ici aussi, sujette à caution. C'est la recherche moderne qui, nous l'avons vu, conclut au parallélisme de l'évolution constitution-

nelle dans les différents secteurs de l'Italie centrale. L'archéologie, ici encore, apporte des données sûres. Malgré l'insuffisance fréquente des fouilles dans les villes du Latium ou le caractère déjà ancien de ces explorations, nous sommes en possession, pour l'époque qui nous intéresse aujourd'hui, d'importants fragments de statues cultuelles et d'un grand nombre de ces terres cuites architectoniques qui, dans le Latium étrusquisé comme en Étrurie, servaient, à l'époque archaïque, de revêtement et de décoration à toute la superstructure, faite de bois, des sanctuaires.

De Lanuvium provient, entre autres, une très belle antéfixe à coquille qui représente une tête de jeune femme ou de ménade, recouverte encore d'une vive polychromie. L'œuvre se situe au début du v^e^ siècle et son caractère local est prouvé par le caractère savoureux et un peu provincial du visage et de son expression[1]. Satricum, situé près d'Antium, à une quarantaine de kilomètres au sud de Rome, a livré, parmi une production qui s'étend largement dans le temps, des œuvres importantes et nombreuses, provenant de la décoration du temple de la Mater Matuta et datant des environs de 480 avant J.-C. On connaît le couple bachique et dansant du Silène et de la Ménade, les antéfixes à figure de harpie, thème répandu dans l'archaïsme étrusque. Une belle tête barbue de divinité barbue et majestueuse faisait sans doute partie d'un acrotère, placé sur le *columen*, sur le faîte même du temple[2]. Ces terres cuites de Satricum sont actuellement scientifiquement étudiées par M^lle^ Santangelo. Elles font songer aux terres cuites contemporaines et d'un haut intérêt que M. Pallottino vient de découvrir dans l'enceinte d'un temple de Pyrgi, le port de Cerveteri[3]. Les œuvres de Satricum, produits d'ateliers grecs ou au moins étrusco-grecs, constituent le parallèle le plus proche et le plus probant au décor du temple de Cérès à Rome. Citons enfin la riche décoration figurée, datant elle aussi du début du v^e^ siècle, et qui provient du temple dit des Sassi caduti, à Civita Castellana, l'ancienne Faléries. Mais ici nous nous rapprochons du pays étrusque.

1. Cf. *Mostra dell' Arte e della Civiltà etrusca*, Milan, 1955, n° 290. La pièce, comme les terres cuites de Satricum et de Civita Castellana, se trouve au Musée de la Villa Giulia, à Rome.

2. Cf. *Ibid.*, n° 293.

3. Cf. M. Pallottino, *Scavi nel santuario etrusco di Pyrgi, relazione preliminare della seconda campagna, 1958*, dans *Archeologia Classica*, vol. X, 1958, p. 315-322.

L'impression qui se dégage de tout cela est claire. Exactement comme Rome, les villes latines et falisques ont connu au début du v^e^ siècle une grande activité de constructions religieuses, et, tout comme à Rome, le décor des sanctuaires latins est de caractère étrusco-grec. Il est difficile d'imaginer que cette fièvre architecturale et religieuse — qui devait cesser bientôt dans les villes latines comme dans l'*Urbs* — ait suivi le départ des dirigeants étrusques. Bien plus vraisemblablement elle l'a précédé.

La dernière question — et non la moindre — que nous devons poser, c'est à l'Étrurie elle-même qu'il convient de l'adresser. On parle couramment et à juste titre du recul de l'Empire étrusque, après les deux siècles éblouissants que furent pour lui le VII^e^ et le VI^e^ siècle. Mais quand commence exactement ce recul, cette éclipse, amorce d'une définitive décadence? Ici encore archéologie et histoire attestée par les textes se prêtent mutuellement une aide secourable et, permettant des conclusions chronologiques précises, situent le début de ce déclin au moment même où, par contre-coup, il nous est apparu à Rome et dans le Latium, aux alentours des années 480-475.

Archéologiquement le fait est bien connu et manifeste. L'art étrusque de l'archaïsme finissant est d'une extrême richesse et témoigne d'une grande prospérité économique ainsi que de relations étroites avec la Grèce et la Grande-Grèce. Songeons ainsi à l'école de sculpture de Véies avec son maître Vulca, école dont l'activité essentielle se place entre 510 et 500, — à l'école de peintres de Tarquinia, alors florissante, — aux ateliers de Chiusi qui, à la même époque, produisent d'admirables cippes funéraires de pierre, couverts de délicats bas-reliefs. La décadence ne vient qu'ensuite. Mais c'est que les défaites militaires et la perte de puissance étrusque se placent aussi à cette époque. Certes, en 510, la destruction de Sybaris, son amie hellénique, sous les coups de Crotone, porte le premier coup au monde étrusque. Mais, peu auparavant, en 524, une grande expédition toscane avait menacé de ruine la grande ville grecque de Campanie, Cumes. Et il faut arriver jusqu'aux années 480 et suivantes pour assister aux grands événements du monde méditerranéen qui marquent le glas de ce qu'on a appelé la thalassocratie étrusque. Carthage, l'alliée traditionnelle des Toscans, subit en 480 la lourde défaite d'Himère, sous les coups des Syracusains. Ces événements de

Sicile pesèrent lourdement, sans aucun doute, sur le commerce maritime étrusque. Surtout, il faut songer au désastre qui termina la dernière tentative des Étrusques pour détruire Cumes et qui fut le résultat de l'alliance des Cumains et de la flotte syracusaine. En 474, la flotte étrusque qui bloquait encore les eaux de Cumes fut anéantie dans une bataille demeurée fameuse parmi les Grecs et dont le souvenir fut perpétué par les vers de Pindare et le butin consacré par Hiéron à Olympie. La perte du Latium et de Rome dut accompagner ces grands et irréparables revers. On comprendrait mal comment, auparavant, les puissantes lucumonies du sud et du centre de l'Étrurie auraient pu accepter la perte de Rome, tête de pont vers l'Italie du Sud, barrière sur la navigation tibérine. Au moment des grandes défaites, par contre, l'alliance des Grecs et des Latins révoltés put venir à bout d'une Étrurie déjà déclinante.

Ainsi les différents registres de faits que nous avons tour à tour envisagés me semblent, si je ne m'abuse, aller dans le même sens. L'évolution du régime politique de Rome dans un sens républicain a dû commencer à la fin du VI^e^ siècle avant J.-C., mais le départ définitif des chefs étrusques ne se place qu'une trentaine d'années plus tard. L'annalistique, incapable de comprendre les relations et les influences proches ou lointaines entre régions et cités de l'Italie archaïque, désireuse aussi d'embellir un moment capital dans l'évolution constitutionnelle de la Ville et de lui donner un caractère national et latin, a simplifié abusivement le tableau d'une période cruciale. Il reste cependant, dans la trame de son récit, suffisamment de faits exacts pour guider la recherche. Certes il demeure difficile, sinon impossible, de retrouver le détail des faits politiques et militaires de la période envisagée, mais les lignes générales de son évolution et de son histoire semblent à présent se dessiner plus clairement à nos yeux.

Raymond BLOCH.